**Préface**

 « Qu'on juge de quel poids est le témoignage d'un prêtre mourant qui demande pardon à Dieu », écrivait Voltaire en conclusion de son *Extrait des Sentiments de Jean Meslier[[1]](#footnote-1)*. Dans cet « abrégé » contrefait du *Mémoire* du curé d’Étrépigny, en le réduisant à n’être qu’une arme pour son combat de déiste grand-bourgeois, Voltaire dénaturait sans la moindre vergogne, on le sait, la pensée de cet athée résolu qui se moquait bien de demander quelque pardon que ce soit à quelque Dieu qui soit – ou, plutôt, ne soit pas.

 S’il mentait à satiété sur la nature des idées de Meslier, Voltaire avait cependant raison sur ce seul point, pour lui tactique : le fait qu’un prêtre récuse ouvertement ce qu’il était censé croire, ou du moins censé prêcher (à son époque, Meslier est loin d’être le seul prêtre à ne pas croire à ce qu’il devait professer !) est effectivement édifiant et propre à attirer la curiosité.

 De même est le présent ouvrage de Noël Rixhon, prêtre défroqué et athée.

 Trois siècles plus tard, il inscrit ses pas dans ceux de Meslier. Non que l'auteur, ici, se soit résolu à diffuser ses réflexions de façon posthume ! Au contraire, au travers de ce livre, il le fait publiquement et bien de son vivant.

 Nul besoin aujourd’hui, dans notre société laïcisée, de dissimuler sa pensée impie. Être athée et s’affirmer tel ne présente évidemment plus le danger de devoir, le cas échéant, goûter aux charmes incandescents des bûchers sur lesquels, avant la Révolution – jusqu’à elle ! –, l’on brûlait allègrement hérétiques, mécréants et curés apostats. Nulle impossibilité non plus – je ne dis pas nulle difficulté ! – pour un prêtre à notre époque d’obtenir, comme le dit plaisamment l’Église, quoique sans intention de faire rire, sa « réduction à l’état laïc ».

 C’est effectivement le cas de Noël Rixhon, qui fut dans une autre vie prêtre, et est dans celle-ci un des membres fondateurs de l’ABA, l’Association Belge des Athées[[2]](#footnote-2). Comme Meslier, ce prêtre ne croyait pas, ou ne croyait plus. À sa différence, il peut aujourd’hui l’affirmer, l’écrire et le dire lors des conférences où on l’invite à en débattre.

 Mais comme Meslier aussi, il argumente son athéisme sans ressentiment et sans colère vis-à-vis d’une Église qu’il a servi formellement et sans démériter professionnellement. Sans rancœur aucune non plus pour les gens qu’il y a fréquentés. Comme Meslier, s’il avance implacablement les raisons de l’incroyance, il le fait posément, sans qu’il soit ici besoin d’une quelconque catharsis, ni de brûler ce que l’on a adoré – l’aurait-on adoré – et qui est propre si souvent aux renégats.

 Car comme Meslier, Rixhon a l’athéisme serein.

 Pourquoi d’ailleurs faudrait-il s’emporter ? Puisque Dieu n’est pas, aucune raison d’en faire tout un foin ! Mais comme, encore en ce début de XXIe siècle, son image et son idée résistent et que les religions font toujours tant recette, il n’est pas inutile de « désabuser les peuples », aurait dit Meslier, pas sans intérêt d’émanciper les hommes, dirait-on aujourd’hui.

 Certes, s’il avait vécu aujourd’hui, comme Rixhon, Meslier se serait défroqué. Mais il n’est pas sûr qu’il eût alors choisi de démontrer que « toutes les religions qui sont dans le monde ne sont que des inventions humaines[[3]](#footnote-3) » comme il le fit alors. Désabuser les peuples, aujourd’hui, ce serait plutôt dénoncer et démonter, décrypter et déconstruire les mécanismes par lesquels on fait accroire que le système de domination et d’oppression, cette machine à créer de la misère et de l’exclusion, est le meilleur des mondes possibles et qu’il est indépassable : qu’il n’y en a pas d’autre envisageable, non plus dans les Cieux, mais sur Terre cette fois, qu’il y est le seul dans lequel les malheureux ont à espérer être heureux.

 Une telle démonstration de ce que (reprenons une fois encore les termes de Meslier) l’on entetient « les peuples dans les erreurs » pour en tirer profit, passe par le démontage de l’ensemble des moyens de manipulation médiatique de masse qui, mis en œuvre à la télé comme dans la presse, dans les écoles comme dans les universités, vérifient tellement la justesse de cette pensée de Marx : « Les pensées dominantes ne sont autre chose que l'expression idéale des rapports matériels dominants, elles sont ces rapports matériels dominants saisis sous forme d'idées, donc l'expression des rapports qui font d'une classe la classe dominante; autrement dit ce sont les idées de sa domination[[4]](#footnote-4). »

 À l’heure où le régime représentatif tant vanté a succédé à la tyrannie féodale bénie par l’Église, il faut bien que le centre de gravité de l’abrutissement des masses se déplace des illusions proposées par la religion à celles distillées par la démocratie parlementaire. Comment sans cela, si la majorité du peuple décidait vraiment et qu’il s’agirait de répondre à la volonté populaire, les puissants d’aujourd’hui s’y retrouveraient-ils pour maintenir leur domination ?

 Sous l’Ancien Régime, il était nécessaire d’asseoir par la croyance en Dieu et en Diable, en un paradis et en un enfer célestes, la soumission des petits aux grands, des pauvres aux puissants, et l’on faisait grand cas des « Béatitudes[[5]](#footnote-5) », de même que des versets évangéliques en vertu desquels « les derniers seraient les premiers[[6]](#footnote-6) ».

 De nos jours, il s’agit de faire adhérer la majorité de la population au modèle d’une société qui consacre les nantis, tout en se défendant de le faire jamais. Un modèle qui démantèle allègrement la sécurité sociale, détruit les services publics et jette toujours plus de monde dans la misère et l’exclusion, répondant ainsi aux exigences de ses véritables commanditaires : les marchés financiers, les banques, les agences de notation, le Fonds monétaire international et leur officine politique régionale qu’est l’Union européenne.

 Tout porte à croire que Meslier, lui qui voulait révolutionner le monde, et avait pour ce faire un projet et un programme passant par l’action de masses, aurait choisi cette dénonciation-là : idéologique et médiatique plutôt que religieuse. Et tant qu’à faire que rédiger un volumineux *Mémoire*, il se serait attelé à y dénoncer et décrypter les médias dominants, à la manière dont le fait par exemple Michel Collon et son *Investig'Action* sur le Net, ou d’autres sites de décodage de la désinformation (comme *Mediapart*, *Acrimed*, *BellaCiao*, *Counterpunch*, etc.), plutôt que de démonter par le menu, point par point, argument par argument et argument contre argument, les raisons de croire en Dieu dont font confession les religions.

 Très naturellement s’arrêtera donc ici le parallèle entre ces deux prêtres athées que sont Meslier et Rixhon. Le présent ouvrage n’a d’ailleurs aucunement l’ambition d’être l’égal du *Mémoire* dans le sillage duquel, traitant du même sujet, il s’inscrit. Mais il vient à son heure et, à son heure, le fait de manière fort heureuse.

 Partant de son expérience propre, qui n’est pas quelconque, celle d’un prêtre incrédule, mécréant et athée, Rixhon rend compte de son expérience et nous fait part de ses réflexions sur les religions à la fois de l’*extérieu*r où il est, et de l’*intérieur* où il a été. Il passe ainsi au crible de la raison les raisons de croire en ce Dieu, ou plutôt en ces Dieux pour lesquels on a construit tant de systèmes de croyance. Il pose la question cruciale de ce qui est au fondement de la foi en Dieu, et en discute les arguments.

 Parmi ceux-ci, cette question qui, dans les débats de l’athéisme et de la foi, revient si souvent : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » Une question qui est au fondement de la croyance en Dieu et comme la raison par évidence d’y croire. Il est vrai que cette interrogation mène au cœur du mystère de l’univers pour lequel – c’est le lot de tout mystère – il n’est nulle réponse humaine, à ce stade du moins. Mais pourquoi ne pourrait-on renverser la question ? La prendre par l’autre bout : « Peut-on imaginer que, en lieu et place de l’univers, il n’y ait *rien* ? » Question au moins aussi étourdissante que celle au miroir de laquelle elle se pose : pourrait-il n’y avoir ni temps, ni espace, ni matière ?

 Autre question : puisque ce quelque chose – l’univers – est, quel rapport sa réalité pourrait-elle bien avoir avec l’existence postulée d’un Dieu qui se serait révélé aux hommes ? Et pourquoi de façon si mystérieuse ? Et pourquoi, aussi, si récemment et de façon si localisée au regard de l’histoire de l’humanité, longue, si l’on remonte à Lucy, aux humanoïdes, de plus de trois millions d’années ?

 Et pourquoi encore y aurait-il mis tant de complexité, créant, pour être révélé aux hommes des tout derniers millénaires seulement – et encore, pas à tous –, pas moins de quelque cent milliards de galaxies dans l’univers observable, comptant chacune entre quelque dix à mille milliards d’étoiles, dont notre soleil n’est qu’un des spécimen des plus insignifiants et tellement marginal d’ailleurs[[7]](#footnote-7).

 Et pourquoi ce Dieu créateur d’un tel univers démesuré l’aurait-il fait pour les hommes, cette race animale la plus prédatrice qui ait jamais été sur la Terre et que, depuis un siècle et demi seulement, le capitalisme a rendu la plus impitoyable, la plus impérialiste, la plus exterminatrice (la plus inhumaine en somme !) des races que l’ensemble du règne animal ait jamais produit, transformant au point de le modifier fondamentalement l’ensemble de l’écosystème terrestre, menaçant d’ailleurs (qui pourrait affirmer le contraire ?) de le détruire entièrement, lui qui le démolit déjà partiellement[[8]](#footnote-8).

 Pourquoi ce Dieu aurait-il créé pour l’homme un univers aussi immense et complexe, aussi long dans sa durée avant que ne survienne sur Terre cette petite race qu’est l’humanité, et pour les seuls plus récents moments de son existence d’ailleurs ? Certes, rétorquera-t-on, rien d’impossible à un Dieu par essence et par définition infini en tout, infiniment grand et infiniment puissant, infiniment scient et infiniment parfait, et infiniment sage… Mais il faudra alors admettre qu’il serait aussi « infiniment amateur de démesure », ce qui, soit dit en passant, contredirait aussi le fait qu’il soit infiniment sage.

 Et pourquoi faut-il encore que, par-dessus le marché, l’on accorde à ce Dieu mégalomane, créateur du monde *physique*, d’avoir eu une visée *morale*, voulant le bien et pourfendant le mal ? Voilà qui, à y réfléchir un seul instant, paraît bien étonnant, aberrant, et pour tout dire abracadabrant… d’une abracadabrance qui vaut certainement celle de tous les mondes d’Alice !

 De quel Dieu s’agit-il ? Le croyant s’étonne toujours quelque part de ce que l’on puisse être athée. Ce qui est surprenant pourtant, c’est que l’on puisse croire que Dieu existe alors même qu’on lui donne tant d’images, tant de définitions. Celles des chrétiens et celles des musulmans par exemple, des catholiques et des protestants, des sunnites et des chiites, celles d’aujourd’hui et celles d’hier, et celles de Pierre et celles de Paulette, etc.

 Car au travers de cette multitude de définitions, pour que Dieu soit unique, il faut nécessairement que si l’une de celles-ci est juste, toutes les autres soient fausses. À moins bien sûr de prêcher l’œcuménisme, et penser en conséquence que plusieurs conceptions de Dieu puissent, même contradictoires entre elles, receler chacune leur part de justesse. Très à la mode aujourd’hui d’ailleurs, ce Dieu en patchwork, adaptable à tout un chacun qui peut y mettre, ajouter ou retrancher ce qui lui sied, offrant ainsi un exemple typique du « sur-mesure kitch »…

 En regard, l’athéisme est un modèle de sobriété, à mille lieues de là ! Sur ce plan, même si cela peut sembler un paradoxe, les athées sont en matières strictement religieuses bien plus proches de Léonard, ce réactionnaire et passéiste primat de l’Église de Belgique, que de Ringlet, ce théologien louvaniste qui d’aventure se réclame être « libre-penseur ».

 Entendons-nous, il ne s’agit bien évidemment d’aucune proximité sur des questions de morale et de sexualité, pour lesquelles les Léonard semblent ne pas avoir remarqué que les mœurs évoluent parallèlement aux apports de la science et aux mentalités, ni sur des questions politiques et idéologiques où ils oublient souvent que l’État est aujourd’hui laïc et que la Révolution française a eu lieu il y a plus de deux siècles déjà, et que l’Ancien Régime est *vraiment* mort. Mais du seul point de vue de la conception de ce que sont les religions, il en va autrement.

 Tous les efforts des Ringlet tendent à faire accepter que la foi, pour peu qu’elle soit souple et ouverte, puisse être mise sur pied d’égalité avec la raison, que l’une vaille l’autre, et que les religions vaillent les sciences, quitte à concéder d’en dessiner des frontières séparant les empires respectifs des unes et des autres.

 Les Léonard, en revanche, loin de ces considérations par trop profanes, clament haut et fort que « toutes les religions sont fausses, *sauf* la catholique, apostolique et romaine ». Une conception religieuse immanquablement plus proche de l’athéisme, on en conviendra sans peine, pour lequel « toutes les religions sont fausses, *y compris* la catholique » !

 Rixhon ne manque pas d’interroger cette incongruité moderne qui fait aujourd’hui du mot « Dieu » une dénomination « fourre-tout » et « à géométrie variable », un vocable qui désarçonne par « la variété des sens qu’il peut prendre ». Il s’étonne par exemple de ce que des croyants s’accordent à reconnaître « le caractère mythique » des récits religieux « desquels pourtant ils arrivent à tirer un sens pour leur vie » !

 Ici aussi, il est proche de Meslier pour qui cet exercice spirituel – ou si peu ! – ressemblait dans son aberrance à celui qui consisterait à trouver « une sagesse toute surnaturelle et divine » à « tous les discours, toutes les actions et toutes les belles aventures du fameux Don Quichotte de la Manche[[9]](#footnote-9) » !

 De même aussi que le *Mémoire* du curé athée, le présent ouvrage est multiforme et aborde tant les questions de la morale et de la liberté humaine que celles de la physique et de la physiologie. À sa différence cependant, alors que Meslier situe l’homme dans un monde divisé, lui qui prend ouvertement parti pour la libération des masses asservies contre leurs exploiteurs, Rixhon nourrit une vision globaliste et essentialiste de l’homme, celle que prône Edgar Morin par exemple, qu’il cite souvent et tient en haute estime. « L’humain a, à mes yeux, valeur en soi », écrit-il.

 Notons-le : sa critique religieuse est toujours empreinte du « plus grand respect » pour ceux dont la foi « marque la vérité intime » et pour qui elle est « facteur d’ouverture et d’éveil de la conscience, source d’exigences d’amour pour tous et d’humilité ». L’ouvrage de Rixhon n’affirme pas, ce qui serait stérile. Il ouvre au dialogue avec les croyants.

 Avec les athées aussi, ou ceux qui se réclament tels ! Car l’athéisme n’est pas une conception une, unique et univoque, comme parfois on aime à le réduire. Ainsi saura-t-on gré à Rixhon de tordre le cou aux atermoiements, prudences et délicatesses d’un Comte-Sponville qui, professant être athée, préfère cependant emprunter les dédales obscurs de la « chose en soi inconnaissable » de Kant plutôt que d’affirmer sans ambages que Dieu n’est pas.

 De même, on notera que là où Meslier enjoignait aux masses asservies de « rendre esclaves vos tyrans mêmes » et d’« opprimer tous les oppresseurs[[10]](#footnote-10) », là où il prônait qu’au lieu de combattre « les uns contre les autres pour le choix des tyrans », il s’agissait de se « joindre tous ensemble pour les détruire », Rixhon tient pour sa part plus posément que la Déclaration universelle des Droits de l’Homme de 1948 est une des plus hautes réalisations de la « sagesse » humaine. Question d’époque dira-t-on. Question de conception sociale plus assurément, qui ne se confondent pas ici dans le chef des deux auteurs athées !

 Car l’athéisme, loin d’être unilatéral, est une conception transversale de bien des opinions et points de vue philosophiques et politiques multiples et variés. Cette diversité aussi fait la richesse de ses expressions. Noël Rixhon nous en offre ici à la fois un témoignage singulier et une argumentation particulière – et particulièrement stimulante.

Serge Deruette

1. Reproduit dans *Œuvres de Jean Meslier*, Paris, Anthropos, 1970-1972, t. III, p. 481. [↑](#footnote-ref-1)
2. Voir [www.athee.info](http://www.athee.info)/ ou http://www.atheeshumanistes.be/blog/ [↑](#footnote-ref-2)
3. Meslier, chapitre 8 de son *Mémoire*, dans *Œuvres de Jean Meslier*, *op. cit*., t. I, p. 77. [↑](#footnote-ref-3)
4. Marx, *L’idéologie allemande*, Éd. Sociales, Paris, 1976, p. 44. [↑](#footnote-ref-4)
5. Luc 6, 20-23 et Matthieu 5, 3-12. [↑](#footnote-ref-5)
6. Marc 10, 31 (voir aussi Matthieu 20, 16 et Luc 13, 30). [↑](#footnote-ref-6)
7. Avec les quelque 10²² « systèmes solaires » de l’univers observable (sans donc envisager ce qu’il peut en être avec l’inobservable), il est statistiquement improbable qu’il n’y ait pas ailleurs, sur des millions sinon des milliards de planètes, de vie qui se soit développée comme sur notre Terre, improbable également que l’on n’y trouve celle d’êtres ayant une conscience comparable à la conscience humaine, celle d’aujourd’hui sinon celle de sa préhistoire, et celle de son éventuel futur. Et au-delà de cet univers connaissable en expansion, peut-on imaginer qu’il n’y ait *rien*, ni dans le temps ni dans l’espace, plutôt que d’autres univers, qu’une multitude d’autres univers ? (… et dans ce cas, tant qu’à prôner un Dieu créateur, pourquoi serait-il le seul ? pourquoi n’y en aurait-il pas d’autres qui pour lors feraient concurrence ?) [↑](#footnote-ref-7)
8. Rixhon pose la question ; « Que sera l’humain dans cent mille ans ? » On pourrait se contenter de demander « dans dix mille ans ? » et même « dans mille ans ? » (moins d’un millénaire – y pense-t-on ? – sépare Hiroshima-1945 d’Hastings-1066 où l’on se battait encore avec des haches de pierre)… si l’humanité survit jusque-là. [↑](#footnote-ref-8)
9. Meslier, chapitre 28 de son *Mémoire,* dans *Œuvres de Jean Meslier*, *op. cit*., t. I, p. 344. [↑](#footnote-ref-9)
10. Meslier, chapitre de conclusion de son *Mémoire*, *ibid.*, t. III, pp. 149, 146 et 135. [↑](#footnote-ref-10)